

d'un adulte, consiste en ce que, dans le premier cas, il n'est pas même *virtuellement* apte à devenir en lui-même un objet de pensée.

J'ai fini d'examiner la position psychologique de mes adversaires. Comme résultat, je prétends avoir montré que, de quelque façon que nous considérons la faculté distinctivement humaine de la prédication conceptuelle, elle n'est certainement autre chose qu'un développement particulier de cette faculté de communication réceptuelle dont les échelons peuvent être suivis à travers l'animal jusqu'au niveau qu'ils atteignent chez l'enfant durant la première partie de la seconde année; après quoi elle se perfectionne, sans interruption, au cours de la vie réceptuelle plus élevée encore de l'enfant, jusqu'à ce que, par un développement ultérieur non moins imperceptible, elle se transforme en la vie qui commence à devenir conceptuelle, laquelle toutefois n'est pas même à ce moment à beaucoup près aussi distante de l'intelligence des animaux inférieurs qu'elle l'est des phases qu'au cours de sa propre évolution ultérieure elle atteindra nécessairement.

## CHAPITRE XII

### PHILOLOGIE COMPARÉE

Nous avons maintenant vu à plusieurs reprises qu'il n'existe qu'un seul argument en faveur de l'opinion d'après laquelle le processus d'évolution mentale aussi bien qu'organique, partout ailleurs continu et général, se serait arrêté à sa phase terminale, et que cet argument repose sur le terrain psychologique. Mais nous avons vu aussi que même sur son propre terrain l'argument peut être amplement réfuté. Pour montrer plus clairement la chose, j'ai jusqu'ici volontairement maintenu ma discussion sur le terrain psychologique. Le moment est venu, toutefois, où je puis m'engager dans une autre voie. C'est au langage que font appel mes adversaires : suivons-les sur ce terrain.

Dans les chapitres précédents, j'ai plus d'une fois fait remarquer que l'histoire de la psychologie est dépourvue de fossiles; à la différence des organismes préhistoriques, les idées préhistoriques ne laissent derrière elles aucun vestige de leur existence. Mais il convient de faire une certaine réserve à cet énoncé général. La nouvelle science de la philologie comparée a révélé, en effet, le fait important que si d'une part le langage *exprime* des idées, d'autre part il reçoit d'elles des *impressions*, et que l'*empreinte* de celles-ci persiste d'une façon surprenante. Il en résulte que dans la philologie, nous possédons la même sorte d'histoire inconsciente du développement et de la décadence des idées, que celle que nous fournit la paléontologie pour le développement et la décadence des espèces. Ainsi envisagé, le langage peut être considéré comme un dépôt stratifié de pensées où celles-ci se trouvent enfouies, prêtes à être exhumées par le travail de l'homme de science.

En arrivant à cette importante partie de mon sujet, je ferai remarquer, dès le début, que, comme toutes les sciences, la philo-

logie ne peut être cultivée que par ceux qui s'y consacrent spécialement. Mon rôle consistera donc simplement à rassembler les principaux résultats des recherches philologiques jusqu'au point où celles-ci ont été poussées, et dans la mesure où ces résultats me semblent avoir quelque portée pour la question de l'origine des facultés humaines. Obligé moi-même de me reposer sur l'autorité des personnes compétentes, là où il y aura conflit d'autorités, ce qui arrive souvent d'ailleurs, ou bien je laisserai de côté les points en litige, ou je rapporterai les arguments présentés de part et d'autre. Mais sur tous les points où je verrai que les autorités sont pratiquement d'accord, j'éviterai d'alourdir mon exposé par des citations tautologiques.

Chez ceux qui les premiers étudièrent le langage, c'était une grosse question que de savoir si cette faculté était née de l'inspiration divine ou de l'invention humaine. Tant que la question touchant l'origine du langage fut considérée comme limitée par ces deux alternatives, les créationnistes peuvent être considérés comme l'ayant emporté dans ce département de la pensée, et ceci pour les raisons que voici. Leurs adversaires, pour la plupart, étaient injustement surchargés d'un fardeau supplémentaire par le fait que l'on admettait généralement que l'homme avait pour origine une création spéciale, et par la croyance générale en la confusion des langues à la tour de Babel. La théorie de l'évolution n'ayant point encore été formulée, il y avait une présomption *a priori* en faveur d'une origine divine pour le langage, puisqu'il était au plus haut degré improbable qu'Adam et Ève eussent été créés avec des facultés intellectuelles complètes sans avoir les moyens de se communiquer mutuellement leurs idées. Et même là où les investigateurs scientifiques n'étaient point expressément dominés par l'acceptation de la cosmologie biblique, beaucoup d'entre eux étaient néanmoins implicitement influencés par celle-ci, au point de supposer que si le langage n'est pas le résultat d'une inspiration directe, il ne peut avoir été que le résultat d'une invention délibérée. Mais à l'encontre de cette dernière hypothèse, il était facile aux adversaires orthodoxes de faire une réponse. « L'expérience de tous les jours, disaient-ils, nous apprend que les hommes qui n'ont point appris à articuler pendant leur enfance n'acquièrent jamais ultérieurement la faculté

du langage, si ce n'est grâce à des secours que ne peuvent avoir eu les sauvages, et, par suite, si le langage a jamais été inventé du tout, il a dû l'être, ou bien par des enfants qui étaient incapables d'invention, ou par des hommes qui étaient incapables de parler. Ni mille, ni même un million d'enfants, ne pourraient songer à inventer un langage. A l'époque où les organes sont souples, il n'y a pas assez d'intelligence pour qu'il se forme la conception d'un langage; et à l'époque où l'intelligence est venue, les organes ont trop perdu de leur flexibilité; et, par suite, disent les avocats de l'origine divine du langage, la raison aussi bien que l'histoire indique qu'à toutes les époques l'homme a dû être doué de parole, les enfants l'ayant constamment acquise en imitant leurs parents: et nous sommes autorisés à conclure que nos premiers ancêtres la tiennent d'une inspiration immédiate (1). »

Il demeurerait toutefois une troisième alternative, le langage ayant pu être le résultat ni de l'inspiration divine, ni de l'invention humaine, mais d'un développement naturel. Et bien que cette alternative ait été nettement aperçue par quelques-uns des plus anciens philologues, sa pleine signification ne pouvait être appréciée avant l'avènement de la théorie générale de l'évolution (2).

Néanmoins, il est intéressant de remarquer ici que la théorie de l'évolution a été clairement déduite et appliquée à l'étude du langage par quelques-uns des philologues les plus scientifiques avant qu'elle n'eut été clairement énoncée par les naturalistes. C'est ainsi par exemple que le docteur Latham, critiquant le

(1) *Encyclopaedia Britannica*, article *Language*, 8<sup>e</sup> éd., 1857.

(2) Naturellement, à l'époque classique où il n'y avait point de présomption théologique contre la théorie du développement, cette solution était plus pleinement acceptée, comme par exemple par Horace, Lucrèce, Cicéron. Avant cette époque les philosophes grecs s'étaient beaucoup occupés de la question de savoir si la parole est un don intuitif (analogistes) ou un produit de l'invention humaine (anomalistes), et avant cette époque les grammairiens de l'Inde avaient fait des progrès étonnants dans l'analyse vraiment scientifique du développement du langage. Mais dans le texte, je parle des temps modernes, et il me paraît certain que, jusqu'au milieu du présent siècle, on n'avait point suffisamment reconnu que le langage peut être le résultat d'un développement naturel. Parmi ceux qui l'ont reconnu, Herder, Monbodo, Sir W. Jones, Schlegel, Bopp, Humboldt, Grimm et Pott méritent surtout d'être cités. L'année qui vit paraître l'*Origine des Espèces* (1859), donna à la science la première édition du *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* de Steinthal. A partir de ce moment, le théorie de l'évolution dans son application à la philologie est demeurée maîtresse incontestée.

passage qui a été cité plus haut, écrivait en 1857 : « Dans le champ réel du langage, les lignes de démarcation sont moins définies que dans l'esquisse qui précède. Toutefois, ce sont en somme des phénomènes de développement qu'il suggère à l'esprit... Pour expliquer les lignes de démarcation existantes, lignes qui sont larges et bien accentuées, il nous faut avoir présent à l'esprit un autre phénomène, je veux parler de l'extension d'un dialecte aux dépens des autres, fait qui oblitère les formes intermédiaires, et met les formes extrêmes en juxtaposition géographique (1). »

Maintenant, et ceci est dû en partie à l'établissement de la doctrine de l'évolution dans la science biologique, et plus encore aux preuves directes fournies par la philologie elle-même, les philologues sont unanimes pour adopter la théorie du développement. Max Müller lui-même insiste sur le fait que « quiconque étudie le langage doit être nécessairement évolutionniste, car partout où il dirige son regard, c'est l'évolution, et l'évolution seule, qu'il voit se produire autour de lui » (2), et Schleicher va jusqu'à dire que « le développement des formes nouvelles hors des formes précédentes se suit beaucoup plus aisément, et se fait sur une plus grande échelle, dans le domaine des mots que dans celui des animaux et des plantes (3). »

Ici, toutefois, il devient nécessaire de distinguer le langage des langues. Un philologue peut être fermement convaincu que tous les langages se sont naturellement développés hors de ces éléments simples, ou racines, que nous aurons à étudier plus tard. Mais il peut toutefois hésiter à conclure avec une certitude à peu près égale que ces éléments très simples se sont eux-mêmes développés hors d'éléments moins élevés encore, fournis par la faculté de faire des signes, et que non seulement toutes les langues en particulier, mais aussi la faculté du langage en général, sont le résultat d'une évolution naturelle.

Remarquons donc ici que nous sommes en présence, à l'égard

(1) *Encyc. Brit.*, loc. cit. Si l'on se rappelle que les lignes qui précèdent ont été publiées deux ans avant l'*Origine des Espèces*, cette énonciation claire de la lutte pour l'existence dans le domaine de la philologie me paraît mériter d'appeler l'attention.

(2) *Science of Thought*, préface, p. xi.

(3) *Darwinism tested by the Science of Language*, p. 41.

de l'origine du langage, d'une distinction parallèle à celle que nous avons rencontrée au début de cet ouvrage à l'égard de l'origine de l'homme. Nous avons vu en effet que si nous possédons les preuves historiques les plus concluantes en faveur du fait que les progrès de la civilisation ont été dirigés par les principes de l'évolution, nous ne disposons pas de preuves directes montrant que l'homme descend de l'animal. Et ici nous voyons que tant que la lueur de l'histoire peut nous guider, il est certain que les principes de l'évolution ont déterminé le développement graduel des langues, exactement comme ils ont déterminé l'affinement et la complexité toujours plus grands de l'organisation sociale. Dans le dernier cas, nous avons vu que des preuves directes d'une évolution des niveaux inférieurs aux niveaux supérieurs de culture font qu'il est presque certain que la méthode a dû s'étendre en arrière, au delà de la période historique, et, par suite, que la preuve directe de l'influence de l'évolution durant la période historique constitue par elle-même une forte présomption *primâ facie* en faveur du fait que cette période a été elle-même atteinte au moyen d'un développement graduel similaire de l'esprit humain. Il en est de même dans le cas du langage. Si la philologie peut établir le fait de l'évolution dans toutes les langues connues, jusqu'aux racines primitives hors desquelles elles sont toutes nées, il devient très vraisemblable que ces éléments primitifs les plus simples, comme leurs produits ultérieurs et plus complexes, ont été le résultat d'un développement naturel.

Toutefois, comme je l'ai dit, il importe de distinguer le fait démontré de l'hypothèse spéculative, si vraisemblable que semble cette dernière. C'est pourquoi je vais commencer par énumérer brièvement les phases d'évolution à travers lesquelles les philologues reconnaissent généralement que les langues ont passé, sans m'arrêter, pour le moment, à la question plus difficile de l'origine des racines.

Prenons, par exemple, un mot comme *uncostliness* (non-chèreté). Évidemment ici le *un*, le *li* et le *ness* sont des appendices, des éléments démonstratifs, des suffixes et affixes, ou bref les *constantes modificatrices* que ceux qui parlent une langue ont l'habitude d'ajouter à leurs racines dans le but d'attacher à celles-

ci les changements de signification dont il peut être besoin. Ces constantes ont toutes leur histoire que l'on peut souvent retracer, par exemple, dans le mot ci-dessus. Nous savons que le *li* est une abréviation pour ce qui se prononçait autrefois comme *like*. Le *ness* est plus ancien, toutefois, que la langue anglaise, et le *un* est plus ancien encore. Le mot *cost* est donc ici la racine, en ce qui concerne l'anglais, bien qu'il puisse être retracé (à travers le latin *Con-sta*) jusqu'à une racine aryenne signifiant « se tenir debout ».

Ces constantes modificatrices ne consistent pas, toutefois, uniquement en suffixes, infixes et affixes attachés aux racines de façon à former des mots, isolés, simples ou composés; elles se présentent également sous la forme de mots séparés qui peuvent, dans la structure des phrases, jouer un rôle, comme le font les pronoms, adverbes, prépositions, etc. Elles peuvent également se présenter sous la forme des soi-disant « verbes auxiliaires » dans certaines langues, alors que dans d'autres leurs fonctions sont accomplies par l'inflexion grammaticale des mots eux-mêmes. De la sorte, selon le génie d'une langue, ses racines se prêtent à différentes significations par des moyens différents, ou selon des méthodes variées, mais dans tous les cas, les racines sont présentes, et constituent ce qu'on peut appeler le squelette du langage: les éléments démonstratifs, sous quelque forme qu'ils se présentent, sont simplement ce que j'ai appelé des constantes modificatrices.

Ce fait général nous fait prévoir, d'après la théorie évolutionniste, que, dans toutes les langues, les racines représentent les éléments les plus anciens, et nous devons nous attendre à ce que les éléments qui servent simplement à « démontrer » la signification particulière qui est attribuée aux racines dans des cas particuliers, ont dû se développer à une époque plus récente. Ils ne servent qu'à donner une signification spécifique à la signification générale déjà présente dans les racines, et en l'absence de ces dernières n'auraient aucun sens par eux-mêmes. Il en résulte, comme je l'ai dit, qu'*a priori*, nous devons nous attendre à trouver que les racines sont les éléments les plus anciens que l'on puisse découvrir (ce qui ne veut point dire qu'ils soient nécessairement les plus primitifs) de tous les langages. Et d'ailleurs, règle générale, tel est le cas.

En remontant le cours généalogique de n'importe quel groupe de langages, nous trouvons à différents niveaux, différents éléments démonstratifs, bien que ces niveaux se rattachent aux mêmes racines. Naturellement, ces racines peuvent être modifiées de façons variées quant au son, et quant aux groupes de mots auxquels, aux différents niveaux, elles ont donné naissance, mais cette évolution divergente tend simplement à confirmer le fait d'une descendance commune hors d'un même ancêtre (1).

J'ai déjà dit que tous les philologues sont d'accord pour accepter la doctrine évolutionniste appliquée aux langues en général. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il y ait accord sur la méthode précise, ou l'histoire de l'évolution dans le cas des langues, considérées isolément. Je commencerai donc par rappeler rapidement les faits principaux de la structure du langage, après quoi, brièvement aussi, je rappellerai les différentes opinions qui ont été formulées sur la question du développement du langage, ou pour employer la terminologie d'une autre science, je m'occuperai d'abord de la morphologie des principaux groupes du règne linguistique pour m'occuper ensuite de leur phylogénie.

Il existe plus de mille langues vivantes dont aucune n'est intelligible pour ceux qui en parlent une autre. Cependant ces différentes langues peuvent, évidemment, se diviser en familles, tous les membres de chaque famille étant plus ou moins prochainement alliés, alors que les membres de familles différentes ne témoignent nullement d'une affinité génétique de ce genre. La preuve de l'affinité génétique, c'est la ressemblance dans la structure,

(1) Il y a des divergences d'opinion parmi les philologues sur la question de savoir jusqu'à quel point les constantes modificatrices sont été elles-mêmes originellement des racines. L'école de Ludwig considère les éléments démonstratifs comme n'ayant jamais joui d'une existence indépendante sous forme de mots. Mais, à supposer qu'il en soit ainsi, il faut qu'ils aient eu une existence indépendante de quelque sorte, sans quoi il est impossible d'expliquer comment ils ont pu être employés pour modifier constamment dans un même sens des racines différentes. En outre, comme l'a dit Max Müller, « supposer que *Khana*, *Khain*, *Khanana*, *Khaintra*, *Khaitra*, etc., ont surgi tout équipés, sans but synthétique, et que leurs différences n'ont d'autre raison qu'un jeu indiscipliné des organes de la parole, me semble une affirmation dépourvue de sens... Ce qu'il nous faut admettre, toutefois, c'est que nombre de suffixes et de terminaisons ont été analysés par Bopp et son école d'une façon erronée, et qu'il nous faut nous contenter d'envisager la plupart d'entre eux comme ayant été, au début, simplement démonstratifs et modificateurs ». (*Loc. cit.*, 224 et 225.) Voir aussi Farrar, *Origin of Language*, p. 100 seq.; Donaldson, *Greek Grammar*, p. 67-79; et Hovelacque, *Science du Langage*, p. 37. On remarquera que cette question n'a rien à faire avec celle qui est exposée dans le texte.

la grammaire et les racines. Jugées d'après ce critérium, les mille et quelques langues vivantes sont classées par Frédéric Müller en « une centaine de familles » (1). C'est pourquoi, pour nous servir encore d'une expression biologique, je puis dire qu'il y a environ un millier d'espèces comprises dans une centaine de genres, toutes les espèces du même genre étant certainement unies par les liens de l'affinité génétique.

Mais en dehors de ces espèces et de ces genres, il y a ce qu'on peut appeler les ordres : ce sont des divisions plus grandes comprenant chacune plusieurs genres. Les philologues donnent généralement le nom de groupes à ces ordres, et l'on ne sait encore s'il y a ou non entre eux une relation génétique. Dès l'aurore des recherches linguistiques véritables, trois de ces groupes ont été reconnus, et ont reçu les noms d'isolant, agglutinant et flexionnel. Je veux d'abord expliquer le sens de ces mots, et nous verrons ensuite quels résultats ont fourni les recherches récentes sur la question de leur phylogénie.

Dans les formes *isolantes* du langage, chaque mot existe par lui-même, et a son individualité propre ; il ne peut subir une modification flexionnelle pour les besoins de la construction grammaticale, et ne reçoit guère de secours en vue de cette fin des éléments démonstratifs ou constantes modificatrices. Les langues de ce genre sont souvent dites *monosyllabiques* en raison du fait que les mots isolés se présentent souvent sous forme de syllabes simples. On les a encore dites *radicales*, en raison de la ressemblance que présentent leurs mots monosyllabiques et isolés avec les racines primitives de langues d'autres types, racines qui, cela a été déjà indiqué, ont été déterminées par les travaux de la philologie comparée. C'est pourquoi, en somme, la meilleure manière dont on pourra se faire une idée d'une langue isolante consistera à comparer celle-ci avec le parler enfantin spécial à nos enfants, qui, naturellement, quand ils commencent à parler, s'expriment au moyen de mots monosyllabiques et isolés, lesquels ressemblent, en outre, aux langues en question par le fait qu'il ne s'y trouve point de distinctions claires entre ce que nous appelons les parties du langage. Car

(1) *Grundriss der Sprachwissenschaft*, I, 1, p. 77. Ce chiffre est accepté par Sayce, *Introduction to the Science of Language*, II, p. 32.

dans les langues isolantes, les variations de signification grammaticale, que les mots peuvent exprimer, sont produites principalement, soit par des différences d'intonation, soit par des modifications dans la position des mots dans la phrase. Naturellement, ces procédés se présentent plus ou moins dans les langues des deux autres types, mais dans le groupe isolant, ils ont été amenés à une beaucoup plus grande variété, et à une si haute perfection qu'ils remplacent suffisamment les constantes modificatrices d'une part, et les flexions de l'autre. Toutefois, bien que les flexions fassent totalement défaut, il n'en est pas de même pour les constantes modificatrices sous forme de mots auxiliaires. En chinois, par exemple, il y a ce que les grammairiens indigènes appellent les mots pleins, et les mots vides. Les mots pleins sont les termes monosyllabiques qui, isolés, présentent une signification assez générale et assez vague pour comprendre, par exemple : une *balle*, *rond*, *arrondir*, *en cercle*, etc., c'est-à-dire que les mots pleins, lorsqu'ils sont isolés, n'appartiennent pas à une partie du langage plutôt qu'à une autre. En outre, un seul et même mot peut avoir beaucoup de significations très différentes, telles que : *être*, *vraiment*, *il*, *la lettre*, *ainsi*. C'est pourquoi, pour faire connaître le sens particulier que l'on veut donner à un mot plein, les mots vides sont employés pour venir en aide à l'intonation et à la syntaxe. Il est probable que tous ces mots vides ont eux-mêmes, à une époque, été des mots pleins, dont la signification s'est graduellement obscurcie, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus servi qu'arbitrairement à définir le sens dans lequel il fallait entendre d'autres mots : comme notre mot *like* (semblable à), sous la forme dégénérée *ly*, est maintenant employé pour donner aux adjectifs un rôle d'adverbe ; quoique naturellement il subsiste cette différence que, dans les langues isolantes, les mots vides ou définisseurs ne se fondent point avec les mots pleins, mais restent isolés. Toutefois, dans l'opinion de nombre de philologues, « l'emploi des mots accessoires pour donner aux termes principaux la précision voulue relie l'état monosyllabique à l'état agglutinant » (1).

Cette phase *agglutinante*, ou, comme on l'appelle parfois, *agglomérante*, appartient aux langues du second ordre. Ici les

(1) Hovelacque, *Science du Langage*.